



Le Jeu de cartes

Exécuté en 1937, *Le Jeu de cartes* révèle la maîtrise plastique de l'artiste d'origine portugaise Maria Helena Vieira da Silva, alors âgée de 29 ans. Dès lors, elle fera de la perspective, non pas le moyen, mais le véritable sujet de toute représentation.

/ Texte Myriam Boutoulle

« Je lègue à mes amis / Un bleu céruléum pour voler haut / Un bleu de cobalt pour le bonheur / Un bleu d'outremer pour stimuler l'esprit / Un vermillon pour faire circuler le sang allègrement / [...] Un jaune d'or : richesse [...] / Un jaune baryte : science-fiction, brillance, éclat / Un ocre jaune pour accepter la terre [...] Un orange pour exercer la vue d'un citronnier au loin / Un jaune citron pour la grâce », avait écrit Maria Helena Vieira da Silva dans son *Testament pictural* à la fin des années 1980. Dans l'huile sur toile intitulée *Le Jeu de cartes* (1937), le peintre donnait déjà un avant-goût de ce poème en une œuvre chatoyante, « dans l'éclairage d'une solarité rayonnante », selon l'expression de Jean-François Jaeger, ancien directeur de la galerie Jeanne Bucher Jaeger. L'artiste née à Lisbonne en 1908, qui s'est très tôt « réfugiée dans le monde des couleurs », y multiplie les variations sérielles de plusieurs formes :

Maria Helena Vieira da Silva
Le Jeu de cartes,
1937, huile sur toile
et traces de mine
de plomb, 73 x 92 cm
COLLECTION PRIVÉE.
COURTESY JEANNE
BUCHER-JAEGER, PARIS.

carreau, cœur, pique, trèfle, valet, dame, roi. Démultipliés, déformés au gré de son imagination, ces signes changent progressivement d'aspect: le carreau s'étire et devient losange, les piques et les cœurs s'accroissent, les figures des cartes se répercutent tête-bêche en images stylisées comme dans un miroir déformant, se simplifiant en pictogrammes. Ce ballet de symboles et de figures est supporté par une trame dynamique en forme de damier, véritable grille de couleurs. Des carreaux qu'elle a découverts dans les nappes des œuvres de Bonnard et dans ses femmes au bain, en particulier *Nu dans le bain* de 1936, qui s'inscrit chronologiquement entre ses tableaux *La Chambre à carreaux* de 1935 et *Le Jeu de cartes* de 1937. Entre abstraction et figuration, Maria Helena Vieira da Silva exploite aussi librement le souvenir des azulejos de Lisbonne, dont elle est imprégnée. Elle déclarera du reste en 1978 à Anne Philipe, dans le livre d'entretiens *L'Éclat de la lumière*: « *Au Portugal, on trouve beaucoup*



Géométrie Dans les architectures de damiers et de carreaux qui apparaissent dès les années 1930 s'exercent autant l'influence des carreaux des œuvres de Bonnard qu'une résurgence des azulejos de son enfance.

la perspective ? », lui demandera un jour le peintre Wols. « *Je savais que cela ne se faisait pas dans l'art moderne mais il fallait que je le fasse quand même* », répondra-t-elle. Mais, bien loin d'une perspective illusionniste, on retrouve dans *Le Jeu de cartes* un réseau de courbes perspectives qui vont se resserrant, dans un mouvement ondulatoire. Au lieu de se creuser, l'espace s'incurve. « *Si j'ai utilisé ces petits carreaux, cette perspective chancelante (c'est moi qui la qualifie ainsi), c'est parce que je ne voyais pas l'intérêt de poursuivre Mondrian ou un autre. Je voulais quelque chose d'autre. Je voulais que*

les gens ne soient pas passifs. Je voulais qu'ils viennent, je voulais qu'ils participent aux jeux, qu'ils se promènent, montent, descendent... », dira l'artiste de l'École de Paris en 1990.

Mais à quel jeu se livre-t-elle donc? Interrogation sur le hasard et la destinée, *Le Jeu de cartes* donnera plus tard naissance aux toiles *La Partie d'échecs* en 1943 et à *Échec et mat* en 1949-1950. « *Vieira da Silva nous entraîne dans un jeu où elle ne cesse de rebattre les mêmes cartes pour aller, toujours, y puiser du nouveau* », écrit l'historien d'art Pierre Wat dans le catalogue de l'exposition. Ses espaces semi-abstraites tels que *La Scala* (1937) ou *Le Ballet* (1946) en témoignent, invitant le spectateur à explorer tous les points de vue, selon la « *vision multiple et une* » dont parle son ami le poète René Char. Plus encore, s'interrogeait la critique d'art Dora Vallier en 1971, « *ne faut-il pas voir en ce Jeu de cartes la préfiguration littéraire de la peinture de Vieira da Silva, l'image déjà en place de l'ouverture sans issue, dénommée labyrinthe, qui en sera l'emblème ?* ».



« Vieira da Silva exploite librement le souvenir des azulejos de Lisbonne »

de petits carreaux de faïence, des azulejos, le mot vient d'azur, parce qu'ils étaient bleus. Ils sont un motif de décoration traditionnelle dans les vieilles maisons. Cela aussi m'a influencée. Enfin cette technique donne une vibration que je recherche et permet de trouver le rythme d'un tableau. »

Chambre close

Musicienne qui travaille en écoutant Haydn ou Mozart dans son atelier parisien en compagnie de son mari artiste Árpád Szenes, Maria Helena Vieira da Silva expérimente des espaces animés de petits carreaux à partir de 1935, date à laquelle la question de la perspective focalise son attention. Elle revient alors d'un long voyage en Italie où elle a découvert les grands maîtres siennois et leurs fresques, entre autres celles des frères Lorenzetti, dont la perspective la fascine. Dès lors, elle se concentre sur la mise à l'épreuve des règles classiques à l'intérieur d'un schéma constant, celui de la chambre close, qui doit aussi aux intérieurs métaphysiques de De Chirico. « *Pourquoi faites-vous*



Épure Vieira da Silva va de la figuration vers l'abstraction. Les figures des cartes se répercutent tête-bêche en images stylisées comme dans un miroir déformant, se simplifiant en pictogrammes.



Perspective Vieira da Silva met en place non pas une perspective illusionniste, mais une « *perspective chancelante* », un réseau de courbes perspectives qui vont se resserrant, dont le point de fuite est déréglé.



Cœur qui saigne La dame a le cœur transpercé par une épée. Faut-il y voir l'image poignante de la guerre d'Espagne, ou celle de la dictature de Salazar au Portugal, lequel échappe à un attentat le 4 juillet 1937 ?



Deux esquimaux Deux personnages énigmatiques ouvrent des yeux ronds : il s'agit de Kô & Kô, les deux Esquimaux imaginés en 1933 par Vieira da Silva pour illustrer un livre pour enfants de l'écrivain Pierre Guéguen.



Majesté La même année que *Le Jeu de cartes*, Vieira da Silva exécute une gouache sur papier (*Le Roi, la reine, le valet*, 1937), actuellement conservée à la Fondation Árpád Szenes-Vieira da Silva.



DES ESPACES EN RÉSEAU

Trois galeries internationales se réunissent pour faire rayonner à nouveau l'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). Les galeries Jeanne Bucher Jaeger à Paris, Waddington Custot à Londres et Di Donna à New York organisent une exposition itinérante d'une quarantaine de peintures et d'œuvres sur papier ou carton (ill. : *Le Ballet* ou *Les Arlequins*, 1946, gouache et mine de plomb, 49,5 x 80 cm) de l'artiste d'origine portugaise, naturalisée française en 1956, dont les œuvres se trouvent dans les plus grands musées, tels le Guggenheim de New York, la Tate Gallery de Londres ou le Centre Pompidou à Paris. L'exposition monographique, ponctuée de prêts de pièces emblématiques de l'artiste, entend réévaluer « cette œuvre d'une contemporanéité évidente, qui évoque des espaces en réseau », selon la galeriste Véronique Jaeger, de la galerie Jeanne Bucher Jaeger. M. B.

À VOIR

★★ L'EXPOSITION « MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA », galerie Jeanne Bucher Jaeger, Espace Marais, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, 01 42 72 60 42, jeannebucherjaeger.com du 20 septembre au 16 novembre. Puis à la Waddington Custot Gallery de Londres du 30 novembre au 25 février et aux Di Donna Galleries à New York du 27 mars au 29 mai 2020.

À LIRE

LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION, publié par la galerie Jeanne Bucher Jaeger, édition bilingue français-anglais (170 pp., 45 ill.).